

Cannes 1995: nouvelles du front

Cette année, on vit à Cannes des enfants perdus, un sénateur mangeant des escargots, des anges et des insectes, Jefferson à Paris, un homme mort, des suspects habituels, un roi fou, un Anglais gravissant une colline mais descendant d'une montagne, la tête d'un Maure, un enfant noir, une belle-fille, des enfants du vent, une mère singe et un Manneken Pis. La place manquant pour parler de tout cela ici, il a fallu faire un choix. Coups de coeur...

"Le regard d'Ulysse"

Au festival de Cannes de 1994, nous eûmes droit, dans "Le soleil trompeur" de Nikita Mikhalkov, à la tête de Staline flottant dans l'air, cette année ce fut au tour de celle de Lénine tournoyant sur l'eau: dans "Le regard d'Ulysse" (Compétition) de Theo Angelopoulos, une statue de Lénine remonte le légendaire Danube bleu, qui parcourt l'Est de l'Europe en traversant neuf frontières ou en les formant. Mais alors que dans "Soleil trompeur", le mouvement vertical de Staline s'élevant dans les airs menaçait et annonçait la guerre, le déplacement horizontal de Lénine couché sur un bateau n'est plus que l'image emphatique d'une ancienne chimère qui s'en va à vau-l'eau, et le trajet dans les Balkans de A. (Harvey Keitel), cinéaste grec exilé aux Etats-Unis, se transforme en voyage au coeur des ténèbres de l'Europe. Comme le héros d'"Apocalypse Now" (que devait d'ailleurs interpréter Harvey Keitel, avant que Coppola ne le remplace par Martin Sheen), A., parti d'une ville grecque pour retrouver un film tourné au début du siècle, ne trouvera au bout de son chemin que l'horreur.

Angelopoulos a toujours aimé les personnages qui voyagent. Il suffit d'en prendre pour preuve les titres de ses films, du "Voyage des comédiens", l'oeuvre qui le fit connaître en 1975, au "Voyage à Cythère". Dans "L'apiculteur", c'est un vieil homme qui quitte sa famille et dans "Paysage dans le brouillard", deux enfants qui partent à la recherche de leur père. Il n'est que dans "Le pas suspendu de la cigogne" que le mouvement s'arrête, stoppé net par une frontière devenue infranchissable entre la Grèce et l'Albanie, et ce fut un fiasco pour Angelopoulos. A défaut de bouger, ses personnages et le film tout entier se mirent à piétiner sur place.

Dans "Le regard d'Ulysse", le voyage reprend quand A. (comme Angelopoulos?) se met en tête de retrouver le premier film tourné par les frères Manakia, sorte de frères Lumière des Balkans, qui ont documenté les petits et grands événements de la région juste après l'invention du cinématographe. Ce qui n'est au début qu'une simple mission devient vite une obsession. En même temps qu'il pénètre dans les Balkans, A. remonte dans le passé, le sien et celui de l'Europe. Il rencontre des femmes (toutes jouées par

la même actrice, la Roumaine Maïa Morgenstern) qu'il pourrait aimer, qu'il a peut-être aimées, des femmes à la fois tentatrices et Pénélope. Il se revoit enfant dans un incroyable plan-séquence qui résume en quelques minutes toute l'histoire de l'après-guerre dans cette partie de l'Europe. A Sarajewo, il rencontre le directeur de la cinémathèque, sorte de gardien d'un temple d'images parmi lesquelles se trouvent les bobines mythiques. Elles existent donc mais elles n'ont jamais été développées parce que personne ne connaît plus la composition chimique de l'ancienne pellicule.

Malgré ou à cause de son titre, "Le regard d'Ulysse" est paradoxalement fait de choses qu'on ne voit pas. On ne voit aucune image du film violemment contesté (parce blasphématoire, nous dit-on) que A. est venu présenter à Ptolemaïs en Grèce et qui provoque des manifestations dans une ville qui paraît par ailleurs bien tranquille. On ne voit pas le film des frères Manakia. Et on ne voit pas ce qu'on voit sans plus le regarder tous les soirs à la télévision: la mort de quelques civils à Sarajewo, dans un paysage dans le brouillard comme les affectionne Angelopoulos, un brouillard censé protéger les habitants de Sarajewo des balles des snipers ("A Sarajewo, les jours de brouillards sont des jours de fête", avait expliqué le directeur de la cinémathèque) et qui ne protège que les meurtriers.

Film austère et envoûtant, lent et grave, rempli de références à la mythologie grecque comme au destin de l'Europe au 20^e siècle, réflexion sur l'Histoire, l'Homme et... le cinéma, "Le regard d'Ulysse" n'est certes pas une oeuvre facile ni ce que l'on appellerait un film "grand public". C'est peut-être pour cela que le jury du festival de Cannes ne lui a finalement pas attribué sa Palme d'Or, préférant la verve et l'exubérance plus directement abordable d'un Kusturica dont la contribution fut pourtant loin d'être aussi réussie. Angelopoulos n'a reçu "que" le prix spécial du jury, ce qui a paru le blesser profondément et a révélé dans ce grand cinéaste un côté prétentieux et suffisant ("J'avais préparé un discours pour la Palme" a-t-il soufflé dans le micro à la cérémonie de clôture en acceptant du bout des doigts son prix enrubanné) qu'on aurait préféré... ne pas voir.

Alors que dans "Soleil trompeur", le mouvement vertical de Staline s'élevant dans les airs menaçait et annonçait la guerre, le déplacement horizontal de Lénine couché sur un bateau, dans "Le regard d'Ulysse" n'est plus que l'image emphatique d'une ancienne chimère qui s'en va à vau-l'eau.

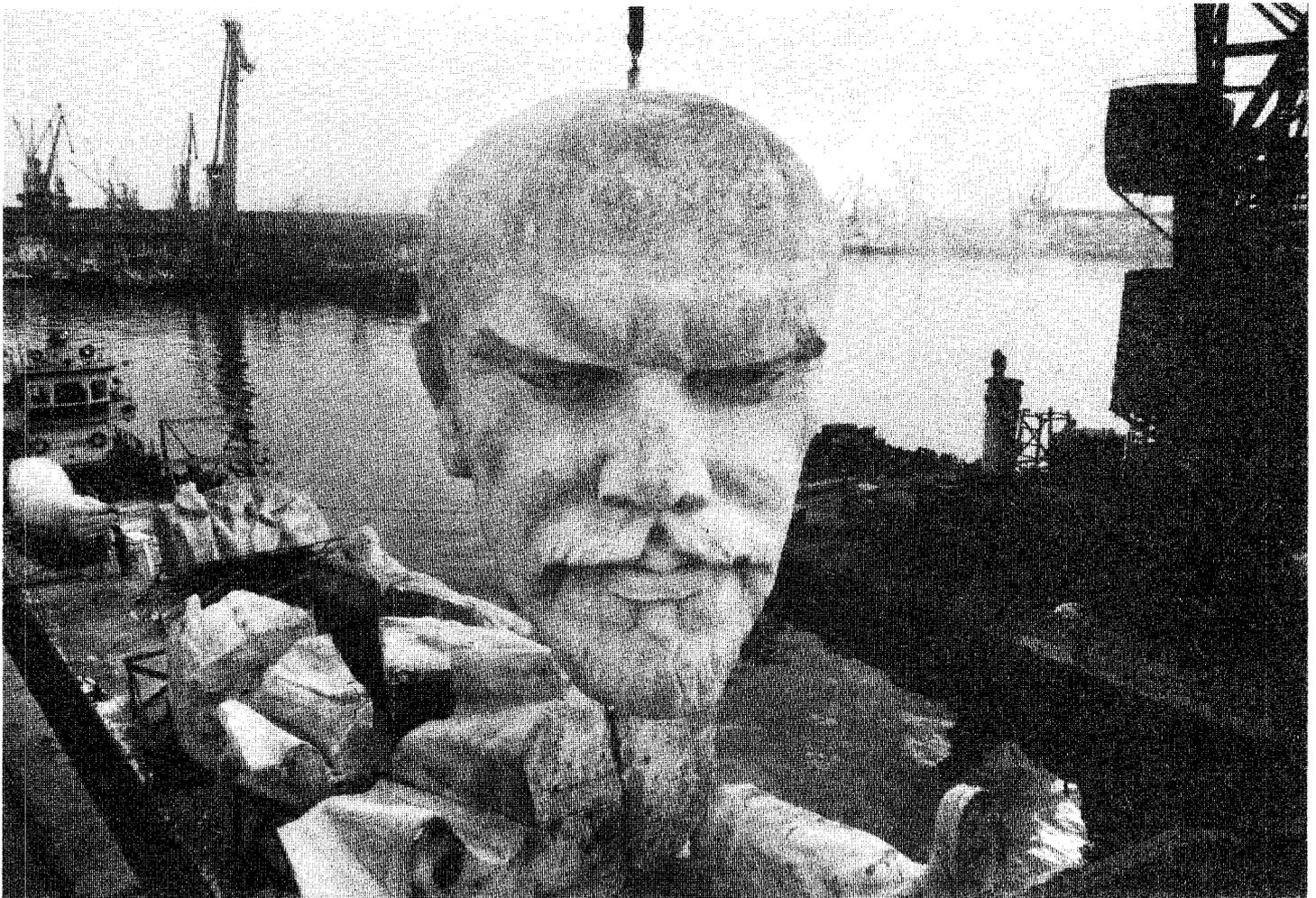
"Underground"

Si Angelopoulos déçoit en n'ayant pas la retenue de son personnage, Emir Kusturica n'a pas de soucis à se faire de ce côté-là. "Retenue" est un mot qui ne fait pas partie du vocabulaire des deux héros de "Underground" (Compétition), compères de beuveries et grandes gueules sans peur sinon sans reproche, qui boivent, mangent, baisent et jurent jusque sous les bombes et n'hésitent pas à abattre en pleine occupation un officier nazi pour les beaux yeux d'une blonde qu'ils convoitent tous les deux (et qui, elle, resterait bien avec l'officier allemand!). Pour s'approprier la belle, Marko (Miki Manojlovic) décide finalement de laisser dans la cave où il s'était réfugié son ami Blacky (Lazar Ristovski) en 'oubliant' de lui dire que la guerre est finie! Persuadés qu'il faut vaincre les nazis et aider le parti communiste à triompher, Blacky et sa famille restent donc dans les sous-sols de Belgrade pendant 20 ans et y fabriquent des armes que Marko, devenu le compagnon de Tito, vend en empochant les bénéfiques. Par hasard, Blacky sort de la cave en 1961 et tombe sur le tournage d'un film de guerre qu'il confond avec la réalité (dans son esprit, la guerre n'est pas terminée). 30 ans passent encore et l'on retrouve les personnages, vieilliss mais incorrigibles, l'un devenu marchand d'armes dans une nouvelle guerre et l'autre chef d'une milice.

L'énergie de Kusturica dans ce film emporte tout sur son passage. Dès la première scène, le spectateur est

assailli par les personnages constamment agités, qui chantent, hurlent et dansent avant de se battre à mains nues. Le bruit des bombes qui tombent sur le zoo de Belgrade, les images surréalistes des éléphants se promenant dans les rues de la ville, la mort d'un chimpanzé, les disputes, les fêtes, les mariages, le plongent dans un univers effervescent. Kusturica met formidablement en scène le chaos et pourtant, dans la deuxième partie du film, consacrée à la guerre froide, l'agitation se met soudain à tourner à vide, le mouvement n'est plus entraînant mais lassant, le film s'enlise pendant près d'une heure avant de retrouver un nouvel élan dans la troisième et dernière partie consacrée à la guerre actuelle. Kusturica trouve alors des images impressionnantes pour décrire le nouveau conflit qui met face à face les amis et les frères d'antan. "Une guerre n'est vraiment une guerre que lorsqu'un frère abat l'autre", dit un personnage. Le film se termine sur un rêve, celui d'un nouveau mariage où se retrouvent tous les personnages du film pour boire, danser et manger sur une île qui finit par se détacher de la terre ferme et s'éloigner dans la mer. "Je suis content d'avoir pu faire ce film sur un pays qui n'existe plus. J'espère que le film restera comme un témoignage de ce que fut la Yougoslavie", dit Kusturica¹ qui voulait appeler son film "Il était une fois un pays". Certains ont jugé anti-bosniaque cette déclaration d'un Serbe de Sarajewo. Disons que le film, qui est moins une analyse politique que le regard très personnel et très émotionnel d'un cinéaste

*La tête de Lénine sur le beau Danube bleu...
("Le regard d'Ulysse")*





Symbolique: un Juif, un Arabe et un Noir ("La Haine")

sur son pays qui part en morceaux, peut paraître pour le moins ambigu quand il renvoie dos à dos agresseurs et victimes.

Le Britannique Ken Loach prend en revanche clairement position. Dans "Land and Freedom" (Compétition), il était une fois un autre pays et une autre guerre, également civile, celle d'Espagne. En 1936, les illusions perdues symbolisées par la statue de Lénine dans le film d'Angelopoulos ne l'étaient pas encore. Le jeune ouvrier anglais David (Ian Hart) croit encore aux lendemains qui chantent quand il décide d'aller en Espagne combattre le fascisme. Il rejoint la section internationale d'une milice républicaine et y devient témoin d'interminables discussions sur la collectivisation de la terre. Les uns se battent contre le fascisme, les autres veulent aller plus loin et déclencher la révolution. L'URSS, qui envisage à l'époque de former une alliance avec l'Angleterre et la France contre Hitler, est contre la révolution. Le POUM (Parti Ouvrier d'Unification Marxiste), dont fait partie David, prône au contraire l'élimination du système capitaliste et se voit qualifié de "trotskiste" par les staliniens. Le POUM est déclaré illégal en 1937. Ses dirigeants sont arrêtés, certains assassinés.

Ken Loach aborde un chapitre pratiquement tabou de la guerre d'Espagne, à savoir les conflits internes de la gauche et l'attitude des démocraties européennes qui ont refusé de soutenir les Républicains espagnols. "C'est l'histoire d'une révolution trahie", explique le cinéaste dans le dossier de presse. "La révolution espagnole a été écrasée par la politique internationale du parti communiste russe de l'époque, avec l'aide de l'ouest qui s'est allié au fascisme". Cinéaste engagé et "socialiste inflexible"², Loach a signé ici son film le plus militant depuis les années 70, le plus ambitieux aussi à défaut d'être le plus convaincant. Dans ses films les plus récents ("Riff Raff", "Raining Stones", "Ladybird, Ladybird"), le réalisateur avait mis en avant ses personnages. Ceux-ci existaient par eux-mêmes et si ces films étaient porteurs d'un message explicitement politique, jamais ce dernier ne prévalait sur le réalisme des situations. Dans "Land and Freedom", les personnages sont en revanche nettement plus fonctionnels et existent

surtout pour transmettre le message, ce qui enlève beaucoup de sa force au film. Mais quand, à l'enterrement de l'ancien révolutionnaire, sa petite-fille lève le poing vers le ciel, on a à la fois l'impression de revoir un ancien film de propagande soviétique et une certaine jouissance parce que Loach ose se moquer si ouvertement de cet air du temps qui veut qu'on ne croit plus en rien. Le jury de Cannes a donc oublié un peu injustement ce film (qui a tout de même empoché le prix de la critique internationale) dont la relation avec le présent est évidente: aujourd'hui l'Europe laisse faire en ex-Jugoslavie comme elle a laissé faire en Espagne.

"Kids" et "La haine"

"Tous les chemins mènent ainsi à Sarajewo" a écrit "Télérama", qu'ils passent par la Grèce, par Belgrade ou par Madrid. Serions-nous donc définitivement sortis des années 80, quand le cinéma s'adressait systématiquement aux moins de 15 ans et quand toutes les guerres se déroulaient dans les étoiles? Sexe et violence étaient cette année à l'ordre du jour dans les cinémas de la Croisette, et que cela plaise ou non aux éternels bien-pensants, ces films reflètent notre époque mieux que ne le faisaient les aventures d'E.T. On se demande d'ailleurs s'il y aurait encore un public pour ce genre de films. Des jeunes qu'on a vu à Cannes, les uns avaient la haine et les autres s'autodétruisaient à coups de crack et de sida. "Kids" (Compétition), le premier film du photographe Larry Clark, a fait scandale aux Etats-Unis parce qu'il devait être distribué par Miramax, une filiale de Walt Disney. Or, le film suit pendant une journée quelques jeunes protagonistes qui ne regardent plus les dessins animés depuis longtemps. L'un d'eux s'est fait une spécialité du dépeçage de toutes jeunes filles (12 ou 13 ans) qu'il opère avec le plus grand cynisme, leur refilant en prime - mais sans le savoir - le sida. Le pire est peut-être que le film refuse, de façon délibérément provocante, de laisser percer la moindre lueur d'espoir à la fin, enfonçant dans les dernières images les protagonistes dans la dégradation et sur le chemin de la mort.

Même structure de départ pour "La haine" (Compétition) de Mathieu Kassovitz: une journée dans la vie de trois jeunes, mais pas n'importe quelle journée. Dans la nuit précédente, un de leurs amis a été victime d'une bavure policière pendant un interrogatoire et se trouve dans le coma. Cette même nuit, un policier a perdu son arme "dans le feu de l'action", c'est-à-dire dans l'émeute qui a suivi la bavure. Quand le film commence, un jeune Arabe est donc en train de mourir et quelque part dans la Cité, il y a une arme, symbolique parce qu'arme de flic. Nous ne tardons pas à apprendre que cette arme a été ramassée par Vinz (Vincent Cassel), qui a juré de tuer un policier si son copain y passe. Face à lui, Hubert (Hubert Koundé), un jeune Noir raisonnable qui deale parce qu'il faut bien gagner sa vie, mais qui est allé à l'école et n'a pas abandonné l'espoir de s'en sortir grâce à la boxe. Mais dans la nuit, la salle de boxe a brûlé et Hubert se trouve à traîner avec Vinz et Saïd (Saïd Taghmaoui), dans la Cité d'abord, puis à Paris. Ils y rencontrent surtout des flics, des

skinheads aussi. Pourtant, tout va à peu près bien, jusqu'au petit matin...

Film éminemment politique et hautement actuel, "La haine", programmé le dernier jour du festival, en fut non seulement la découverte, mais le moment le plus fort. Kassovitz met à nu le fameux "malaise des banlieues" et réussit l'un des meilleurs films français qu'on ait vu depuis très longtemps. C'est que malgré un certain schématisme au départ (les trois protagonistes sont très symboliquement un Juif, un Arabe et un Noir), on n'a pas vu au festival des personnages plus vrais, plus vivants. Dès que Vinz, Hubert et Saïd paraissent à l'écran, on y croit, comme on croit à leur amitié et à ce qui leur arrive. Superbement construit, admirablement mis en scène et brillamment interprété, le film est une attaque implacable contre une société qui laisse en rade une partie de sa jeunesse - et appelle "bavures" la violence engendrée par cette situation insoutenable. "C'est un film contre la police", a lancé, provocateur, Kassovitz à la conférence de presse. En vérité, son film montre aussi des policiers qui font ce qu'ils peuvent pour éviter la violence face à d'autres qui tapent sur les jeunes, il montre les jeunes qui essaient de s'en sortir et ceux qui incendient les écoles. Tous sont pris dans un cercle vicieux et la tension est si grande qu'immanquablement, la violence explose. "Aujourd'hui, un jeune flic ne tient pas un mois dans une Cité", s'exclame un policier en constatant la dégradation de la situation. "Et un Arabe dans un commissariat, il ne tient pas une heure", rétorque Saïd.

Alors? Alors, on sait que cela va mal se terminer, comme dans cette histoire du mec qui tombe d'un immeuble et qui, à chaque étage, se répète: "Jusqu'ici, tout va bien!". Et bien qu'on rie souvent (les personnages sont très drôles), la tension reste sous-jacente et on garde l'estomac noué dans l'attente de l'atterrissage fatal. Sans faire de la morale et sans jamais jouer sur les sentiments, ce film sans concession qui déjoue de plus le piège de la violence exhibée à l'écran, ressemble, jusque dans sa structure, à cet autre grand film politique qu'était "Do the right thing", de Spike Lee. Puisque "La haine" est déjà sorti à Luxembourg et en espérant qu'il soit toujours à l'affiche au moment où paraîtra ce numéro, ne le ratez donc pas et si vous ne voyez qu'un film cette année, que ce soit celui-là!

"Unstrung heroes" et "The Englishman.."

Contrairement à une habitude prise ces dernières années, cette petite rétrospective du festival de Cannes n'a évoqué jusqu'à présent que des films présentés en compétition. Les sections dites parallèles, qui réservaient traditionnellement les meilleures surprises aux festivaliers, furent en effet cette année assez décevantes. Notons tout de même dans la section "Un certain regard" (qui fait partie de la sélection officielle) deux excellentes comédies. "Unstrung heroes" est le premier long métrage de fiction de Diane Keaton, ancienne égérie de Woody Allen, qui a parfaitement réussi son coup d'essai. Bien que l'humour de son film soit tout à fait juif, on

ne pense guère à Allen car le petit héros nommé Steven Lidz n'est pas à vrai dire un intellectuel. Plutôt un gamin plein d'imagination dont le monde bascule quand sa mère (Andy McDowell) tombe gravement malade et apprend qu'elle va mourir. Le petit Steven quitte alors le monde de ses parents (son père est un inventeur aussi passionné que farfelu) pour celui, beaucoup plus étrange et surprenant, de deux oncles excentriques et passablement paranoïaques. Diane Keaton se révèle une réalisatrice sensible et talentueuse et, avec la complicité de son actrice Andy McDowell, excellente, elle évite jusqu'au bout de sombrer dans le mélodrame. "Unstrung heroes" offre exactement ce qu'on attend communément du cinéma: de l'émotion, du rire et de l'imagination.

La même constatation vaut pour une comédie anglaise - pardon: britannique - à laquelle nous attribuerons pour le moins la Palme du plus joli titre: "The Englishman Who Went Up a Hill But Came Down a Mountain". Un Anglais (Hugh Grant) arrive en 1917 dans un village gallois pour y mesurer Ffynnon Garw, le sommet local. Saviez-vous que les Gallois se considèrent comme de fiers montagnards? C'est qu'on dit que le pays de Galles commence là où s'élèvent les "montagnes", ailleurs c'est l'Angleterre. Et voilà-t-y pas que l'intrus constate que la montagne de Ffynnon Garw n'est précisément pas une montagne! Comme tout est relatif dans ce monde, quelqu'un a en effet décidé quelque part que pour mériter le titre de montagne, un sommet doit atteindre 300 mètres. Ffynnon Garw en fait 295 et est par conséquent... une colline! Or, si Ffynnon Garw (le sommet) est une colline, Ffynnon Garw (le village) se trouverait donc en Angleterre! Allez dire à un Gallois qu'il est Anglais! Pour l'avoir tenté, notre héros va se trouver coincé au milieu de nulle part, y tomber amoureux et voir s'élever la colline pour devenir une montagne digne de ce nom!

"The Englishman..." est un beau conte de fées, représentatif de ce que le cinéma européen offre depuis toujours de meilleur: une histoire totalement ancrée dans la culture d'une région et en même temps universelle. Qu'elle le place dans une montagne ou dans autre chose, chaque région a en effet son orgueil qu'il s'agit de défendre contre les voisins, et on nourrit tous une nostalgie confuse pour ces petits villages coupés du monde où la plupart des bébés ont la tignasse rousse de l'aubergiste (en ces temps de guerre, il est le seul homme au village en âge de procréer) et où les gens s'appellent Davies l'École, Evans la Fin du Monde, Tommy Deux Coups ou Johnny le Secoué! Quand l'aubergiste est de plus interprété par le pétulant Colm Meaney (rappelez-vous: il était le père dans le film "Snapper" de Stephen Frears) et l'Anglais par le timide et néanmoins attrayant Hugh Grant, on succombe volontiers au charme de ce joli film un tantinet suranné.

"Someone Else's America" et "Dead Man"

Dans la section "Quinzaine des Réalisateurs", "Someone Else's America" fut aussi une assez

Serions-nous donc définitivement sortis des années 80, quand le cinéma s'adressait systématiquement aux moins de 15 ans et quand toutes les guerres se déroulaient dans les étoiles?



Un pied tendre qui tire plus vite que son ombre ("Dead man")

bonne surprise, même si le film, qui raconte sur le ton de la tragi-comédie les aventures de deux immigrés en Amérique, s'essouffle quelque peu dans sa deuxième moitié. Bayo, originaire du Monténégro (Miki Manojlovic, qui a interrompu le tournage de "Underground" pour jouer ce rôle), et Alonso l'Espagnol (Tom Conti, qui en fait beaucoup - mais pour notre plus grand bonheur) vivent à New York où ils sont parfaitement malheureux: Bayo parce qu'il dû laisser ses enfants en Europe et Alonso parce qu'il a pu emmener sa mère en Amérique! Tandis que la fillette de l'un se languit en attendant le retour de son père, la mère de l'autre pleure tous les jours et veut retrouver son village. Comment les contenter toutes les deux? Le réalisateur Goran Paskaljevic, cinéaste né à Belgrade, nous dit ce que nous savions déjà, que l'Amérique est loin d'être le fameux melting-pot pour lequel elle aimerait parfois se faire passer et que le pays fabuleux dont rêvent les immigrés est toujours celui des autres. A l'ombre du pont de Brooklyn, l'Amérique ne ressemble guère à Dallas ou Hollywood. Mais Paskaljevic dit tout cela avec humour et beaucoup de tendresse pour ses personnages, qui sont à la fois très fragiles et très forts, émouvants et profondément humains.

Encore un mot, pour finir, sur un film en compétition qui fut dénigré un peu vite par une partie de la presse: "Dead Man" de Jim Jarmusch est un drôle de western dans lequel un Indien (Gary Farmer), éduqué en Grande-Bretagne et féru de poésie, entraîne un Blanc du nom de William Blake (Johnny Depp) de l'autre côté du miroir. En apparence - mais en

apparence, seulement - c'est la vieille histoire du pied-tendre qui arrive dans l'Ouest et y devient un homme, un as du colt, quelqu'un qui tire plus vite que son ombre. Le réalisateur joue astucieusement des conventions du genre. L'insolite le dispute à - surprise chez Jarmusch! - la violence la plus crue, mais désamorcée par l'étrangeté même du film. Le réalisateur va jusqu'à s'amuser de ses propres tics. Ainsi, les fondus au noir, qui séparent si souvent les séquences dans les films de Jarmusch, sont ici imposés par le récit: ils correspondent à ces moments, très fréquents, où Blake s'endort, s'évanouit ou... trépassé. Eh oui, le film ne s'appelle pas "Dead Man" par hasard et Blake meurt, d'abord un peu, puis beaucoup, dans une séquence finale résolument psychédélique où le côté lourdement intellectuel de Jarmusch reprend le dessus. Car si le western est effectivement, comme l'explique le cinéaste dans le dossier de presse, "un genre très ouvert à la métaphore", les grands réalisateurs qui l'ont illustré se gardaient bien de livrer le sens de cette métaphore à l'intérieur même de leur film. John Ford se présentait en disant "Je fais des westerns" et Jarmusch écrit: "Je réalise des métaphores". Voilà toute la différence. Elle est de taille mais n'enlève rien au plaisir singulier qu'on éprouve à la vision de "Dead Man", la fin mise à part. Alors, si Jim Jarmusch voulait bien raccourcir un peu son film...

Viviane Thill

¹ Cité dans "Moving Pictures", 26 mai 1995
² Cf. dossier de presse